

QUESTION A RACHEL LABASTIE par MARGUERITE PILVEN

L'exposition réalisée pour l'Abbaye de Maubuisson articule un ensemble d'œuvres autour d'un fait historique. Il semble que c'est pour vous la première fois que vous liez des préoccupations d'ordre intimes et personnelles - récurrentes dans votre travail - à l'Histoire. Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce projet ?

C'est en effet la première fois que je base un ensemble de travaux sur un fait historique de façon aussi explicite. Au départ des Éloignées, il y a un voyage en Tasmanie pour ma participation à l'exposition *A journey to freedom* organisée par Barbara Polla (galeriste et commissaire d'exposition) au Tasmanian Museum and Art Gallery (TMAG) à Hobart. Sur place, la visite de plusieurs sites historiques, prisons et bagnes, notamment le terrible Penitential Chapel de Hobart et la non moins terrible Female Factory a déclenché en moi tout un processus de réflexion et de création. La découverte de l'histoire de ces femmes déportées par le gouvernement britannique dans des centres pénitentiaires à travers des lettres, des registres administratifs, quelques objets et restes architecturaux m'a profondément troublée. J'ai aussi eu l'occasion de visiter l'ancien orphelinat- prison où étaient placés de l'âge de quatre ans jusqu'à leur majorité, les enfants qu'on enlevait aux femmes de la Female Factory. La visite de cet immense dortoir sans fenêtres où les enfants dormaient tous âges confondus, sans réconfort ni surveillance d'adultes m'habite encore.

C'est votre expérience de voyage en Tasmanie et votre visite des prisons et bagnes qui vous conduisent ensuite à vous intéresser aux reléguées de Guyane ?

J'ai en effet découvert qu'à la même époque, une histoire assez similaire à celle de l'Angleterre avec la Tasmanie se passait entre le gouvernement français et ses colonies, la Guyane notamment. L'historienne Odile Krakovitch a découvert à l'Île de Ré des archives liées à l'organisation de plusieurs dépôts de recrues de prisonnières françaises ensuite envoyées en Guyane. Le but était de les unir à des forçats afin d'assurer le repeuplement de la colonie. Cette histoire de déportation et de proxénétisme encadré fut vouée à l'échec et l'on en n'a plus parlé. Plusieurs personnes ont depuis mené des enquêtes et rassemblé des documents afin de reconstruire ce récit. Hélène Trigueros a réalisé un documentaire, Jean-Lucien Sanchez, historien spécialisé dans l'histoire pénitentiaire, s'est aussi penché sur le sujet et l'écrivaine et journaliste Bernadette Pécassou a écrit une fiction historique issue d'un travail de recherche aux Archives Nationales d'outre-mer, à Aix-en-Provence.

Cela fait donc beaucoup de matière littéraire, historique, documentaire, mais il s'agit d'un évènement qui ne comporte aucune image, aucun témoignage visuel. C'est donc ici que vous intervenez, pour donner corps à une histoire dont on n'a aucun document visuel...

En effet, d'ailleurs, la première chose à laquelle j'ai pensé pour incarner cette histoire était une Femme proue qui revisiterait, en porcelaine décorée, la figure de proue qui ornait l'avant des navires. En imaginant quel visage je lui donnerais, je me suis

aperçue qu'il n'existait aucune photographie des visages de ces femmes. La date de leur déportation est pourtant contemporaine de la pratique de la photographie judiciaire et du portrait anthropométrique où le criminel était photographié de face puis de profil. Les portraits des reléguées de Guyane ont sans doute été perdus. J'ai donc choisi de m'appuyer sur des photographies judiciaires réalisées à la même époque que les Archives Nationales de Paris ont mis à ma disposition. J'y ai ainsi trouvé des visages sans doute assez proches de ceux des bagnardes de Guyane.

En tant que sculpteur, le choix du matériau est pour moi décisif, il doit s'accorder intimement au sujet traité. Dans ce cas précis, j'ai choisi de transfigurer leur histoire dans une matière fragile et précieuse qui évoque aussi pour moi la vulnérabilité de l'existence humaine : la porcelaine. J'ai donc envoyé ces photographies de prisonnières aux artisans de l'atelier CRAFT de Limoges, spécialistes de ce médium. Je leur ai demandé de s'en inspirer pour concevoir les traits du visage de la Femme proue. Je tenais vraiment à ce qu'il s'agisse d'un hommage réalisé de façon collective, et en quelque sorte anonyme, par l'ensemble de ces artisans. Je ne suis donc pas intervenue dans ce choix. Malgré le fait que je passe pourtant souvent par le faire et que j'aie besoin d'éprouver par moi-même la matière, il était important pour moi, bien que peu évident, que ce travail soit totalement délégué, confié à un atelier en France. Je voulais vraiment que cette sculpture soit issue d'un savoir-faire d'artisans, en écho aux métiers manuels de la classe ouvrière dont ces femmes étaient souvent issues. Le pied de cette sculpture, réalisé en bois, a été également confié aux Compagnons du Devoir de Limoges.

Vous croisez ici les destins de deux communautés : d'un côté celui des femmes faites prisonnières et envoyées par la France en Guyane pour assurer la descendance de la colonie, de l'autre, celui des religieuses contraintes de se transformer en gardiennes de prison pour surveiller ces déportées. Ces femmes sont donc liées par un destin commun, celui de l'exil et de l'éloignement, mais leur catégorie sociale les distingue. Pouvez-vous nous parler de votre intérêt pour cette relation entre surveillantes et surveillées ?

À partir de 1840, l'Etat français a décidé de séparer les hommes et les femmes dans les prisons. Dans un premier temps, ce sont les épouses des gardiens qui ont été sollicitées, puis faute de personnel, on a confié ce travail aux sœurs. En Guyane, il a été demandé aux sœurs de Saint-Joseph de Cluny, déjà présentes auprès des plus démunis, de surveiller les reléguées. On sait aussi que la fondatrice de cet ordre, Anne-Marie Javouhey a lutté ardemment avec sa congrégation pour l'abolition de l'esclavage. D'après plusieurs témoignages, cet enfermement commun des religieuses et des reléguées semble avoir plutôt créé une forme de solidarité malgré les différences de classe sociale, les religieuses étant plutôt issues de bonnes familles. Dans son livre qui a pour titre *Au bagne*, Albert Londres décrit à travers un dialogue combien les sœurs à qui le gouvernement ordonnait de quitter leurs fonctions se sentaient liées aux reléguées et aux transportées. Les liens entre surveillantes et surveillées sont donc particulièrement subtils et complexes, ils se fondent sur une interdépendance.

Il me semble que l'ambiguïté du lien est quelque chose qui revient souvent dans votre travail et que vous cherchez à traduire...

Oui, vous avez raison, la question des liens et de leur ambiguïté est récurrente dans mon travail, j'explore constamment leur complexité. J'expose d'ailleurs une Entrave collective. Il s'agit d'une longue chaîne de fers de pieds d'esclaves que j'ai réalisée par modelage en porcelaine blanche, une matière qui évoque la fragilité mais aussi quelque chose de l'ordre du civilisé, du lien social indissociable de la mise en place de certaines formes de servilité. Cette ambiguïté du lien social se trouve aussi les portraits des reléguées, que j'ai appelé Les Éloignées, réalisés en camée. Le camée était une technique sophistiquée utilisée pour réaliser des portraits de femmes sur des médaillons en porcelaine. Les femmes de la haute société portaient ainsi leur visage au cou, comme un bijou. Cet accessoire soulignait leur beauté, leur richesse et leur raffinement. Réaliser des médaillons en convoquant ces reléguées dont on ne connaît plus le nom ni l'identité et à qui d'autres prisonnières ayant survécu via les archives prêtent leurs traits, c'est rapprocher ces « éloignées » de nous, leur donner une visibilité au moins symbolique et les rassembler en une communauté de destin.

Au regard de cette histoire que l'articulation de vos œuvres dessine, l'Abbaye de Maubuisson est un cadre architectural particulièrement propice, puisqu'il y est question de vivre en communauté dans l'observance de règles strictes. Comment avez-vous abordé ce cadre patrimonial ?

Lorsque j'ai été contactée par l'Abbaye de Maubuisson pendant la période de confinement, j'ai été immédiatement frappée par la cohérence que pourrait prendre ce projet sur lequel je réfléchissais depuis un an. L'abbaye est un écrin architectural protecteur. À la fois isolée et traversée de toute part par des cours d'eau, cette architecture religieuse semblait attendre ces femmes, telle une métaphore poétique de leur voyage sans retour. Maubuisson est l'une des toutes premières abbayes de femmes, aussi me semblait-il assez extraordinaire de pouvoir y faire converger toutes ces histoires de femmes contraintes, socialement isolées, liées par l'adversité.

Beaucoup des œuvres ici montrées font explicitement référence aux symboles de la liturgie chrétienne, je pense notamment au calice. Quelle est votre rapport à la croyance ou à l'imaginaire lié à la religion chrétienne ou au sacré ?

J'invoque dans mon travail le sentiment de l'imperfection humaine, la volatilité de la condition mortelle et dans le même temps un désir de transcendance. Je puise dans les archétypes, l'inconscient collectif et les symboles de la liturgie chrétienne qui sont ancrés dans nos imaginaires. Les retables construits en bois, dans l'esprit des caisses de transport, convoquent tout à la fois l'idée de transformation intérieure, de voyage et de transport comme mouvement passionnel. Le calice est issu du sigle du verre à pied qui marque les emballages des contenants fragiles. Je le transmue en icône par des opérations de matière, ici avec une argile qui ne sèche pas que je fabrique lentement dans mon atelier. Le calice se trouve au centre d'un panneau duquel cette matière humide et changeante semble irradier. Le calice - qu'il s'agisse du contexte botanique, anatomique ou liturgique - désigne un objet ou une structure dont la propriété est de véhiculer ou de transformer une substance en une autre. L'anthropologie, la philosophie, le sacré, l'histoire et la puissance du symbole m'intéressent depuis très longtemps. Je trouve également passionnante la notion de psychomagie élaborée par l'artiste et auteur de cinéma Alejandro Jodorowsky, une technique par laquelle il dit pouvoir aider les gens à se délivrer de

certains blocages inconscients que leur imposent leur famille, la société, la culture ou l'histoire.

PROJET : LES ELOIGNEES – ABBAYE DE MAUBUISSON

Rachel Labastie travaille une argile crue qui ne sèche pas, la porcelaine, le marbre, la terre cuite, pour donner forme à des projets où la notion de « corps social » est souvent explorée, confrontée à celle de « trajectoire individuelle ». De quelle nature sont les liens qui nous unissent à une famille, à une communauté ? Ces liens protègent-ils ou entravent-ils la liberté individuelle ? Comment penser leur interdépendance, en quoi le lien social est-il à la fois une condition de survie et une contrainte, un lieu d'affrontement ?

À l'Abbaye de Maubuisson, ancienne abbaye cistercienne du XIII^e siècle devenue centre d'art contemporain, l'artiste a choisi d'évoquer les conditions de vie de deux communautés de femmes exclues de la société au XIX^e siècle.

Les « reléguées de Guyane », des femmes condamnées pour petite délinquance et envoyées en Guyane, alors colonie française, pour s'unir à des forçats. À leur arrivée en Guyane, les reléguées furent ainsi confiées aux sœurs de l'abbaye de Saint-Joseph de Cluny. Surveillantes et surveillées partageaient de mêmes conditions d'éloignement et d'internement. Île, prison, abri, l'abbaye devient dans le projet artistique de Rachel Labastie un lieu ambivalent où se met en scène un ensemble de récits évoquant l'exil forcé, le voyage de femmes tragiquement dévoyées, la transformation des corps, entre résistance et sacrifice.

Dans la salle du parloir, un grand retable représente un calice. Ce mot désigne à la fois un vase sacré de la liturgie chrétienne, symbole de sacrifice et de sang versé. En botanique, le calice désigne aussi une structure végétale qui protège la fleur en développement, notamment l'intégrité de ses organes reproducteurs. La surface du retable, modelé en argile et d'un brun rouge, évoque la densité charnelle d'un corps, une matière vivante à la fois protégée et emprisonnée entre les volets de bois. La caisse de transport qui a servi pour les réaliser poursuit l'évocation de cette ambivalence, comme elle rappelle le destin de ces corps de femmes transportés, utilisés comme des marchandises. Le motif du calice se décline également en une série de dessins en argile crue rehaussée de dorure qui dialoguent avec des mains unies en un geste de prière figées dans la paraffine et l'argile.

En appui sur la pointe des pieds d'argile crue conduisent nos pas jusqu'à la salle des religieuses. Au sol serpente une longue Entrave. Réalisé en porcelaine, ce collier de chaînes pénitentiaires évoque aussi un ossuaire, une parure. Dans la série de sculptures Les Éloignées, des portraits de femmes réalisés semblable à des camées en porcelaine, par une technique de cuisson « petit feu », ponctuent l'exposition. Ne disposant d'aucune archive photographique de ces femmes récidivistes envoyées en Guyane, l'artiste s'est inspirée de photographies d'identité de prisonnières détenues à la même époque à Paris, consultées aux Archives Nationales. La douceur de la porcelaine blanche, la délicatesse du travail de sculpture contraste avec la raideur et la neutralité de ces documents employés à des fins de surveillance et de traçabilité des corps. À travers cette œuvre, Rachel Labastie adresse un hommage à la beauté singulière de chacune de ces femmes maintenues dans l'invisibilité, déchues de leur

statut civil. Entre 1887 et 1905, elles furent 519 envoyées en Guyane, entassées dans la cale d'un bateau pour y finir leurs vies enterrées dans une fosse commune. La conception d'une grande proue de bateau de forme féminine en bois sculpté et en porcelaine, dont la réalisation a été confiée au CRAFT de Limoges et aux Compagnons du Devoir ainsi qu'une série de tableaux d'argile intitulés Cœur du corps, poursuivent l'évocation de cette traversée des corps asservis, meurtris, soumis à un tragique destin.

Dans cette exposition spécialement réalisée pour l'Abbaye de Maubuisson, Rachel Labastie revisite les sujets qui lui sont chers en un lieu dont l'histoire résonne avec ses préoccupations artistiques et intimes. Par une mise en perspective des œuvres passées et des œuvres conçues pour l'exposition, elle s'adosse à la mémoire du site religieux pour construire un récit où le plus intime s'incarne dans le plus universel : des archétypes, un imaginaire collectif. Denses ou fragiles, précieux ou crus, les matériaux choisis par Rachel Labastie traduisent par l'usage qu'elle en fait l'ambivalence de sujets complexes, ils évoquent de manière sensible la tension des corps exploités, leur vulnérabilité, mais aussi leur dignité inaliénable. Par un patient travail qui a conjugué enquêtes de terrain, recherches historiques et iconographiques sur plusieurs années, Rachel Labastie tire de la nuit ces femmes oubliées. Selon les mots de Barbara Polla¹, « l'Abbaye de Maubuisson devient ainsi, le temps de l'exposition, un temple de l'Histoire des femmes et des solidarités féminines ».